
PRIX : SOIXANTE CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS BI-MENSUELLEMENT

Quatrième Année — Deuxième Période

SOMMAIRE :

Paul Adam. — *Critique des mœurs.*

Saint-Pol Roux. — *La Lavandière de mes premiers chagrins.*

Gabriel Mourey. — *A. de la Gandara.*

Julien Despretz. — *Elles.*

Charles Albert. — *La Grève des Mineurs.*

Raxi Flassan. — *Fleurs.*

Jules Bois — *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et les Demoiselles des éléments (suite).*

Les Livres.

PARIS

ERNEST KOLB, ÉDITEUR

8, RUE SAINT-JOSEPH, 8

Tous droits réservés.

ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Paraissant les 10 et 25 de chaque mois

ABONNEMENTS

	UN AN	SIX MOIS
PARIS.	10 francs	— 6 francs.
PROVINCE	12 francs	— 7 francs.
UNION POSTALE	14 francs	— 8 francs.

Le numéro : 60 centimes

Pour tout ce qui concerne la Direction, la Rédaction et l'Administration, s'adresser à l'Éditeur, **Ernest KOLB**, 8, rue **Saint-Joseph**, Paris.

Critique des Mœurs

Les incidents d'Espagne avertissent les Pouvoirs du Monde que les Réfractaires ne céderont point devant les lois et leurs sanctions. Pour Pallas fusillé, sept cents victimes de la dynamite, une ville en feu, des populations folles fuyant par les campagnes, voilà ce qui pèse sur l'autre plateau de la Justice, le plateau du peuple.

Il faut admirer l'insolence des récriminations prodiguées par les gazettes féales des gouvernants. On s'apitoie sur la jeune fille du Licéo tuée dans l'apparat de ses bijoux, à la veille de noces légitimes; et sur l'innocence des autres. Les 90.000 pauvres qui périrent l'an passé, en France, de faim ou de désespoir, n'étaient-ils donc pas aussi des innocents?

Qu'on le constate enfin : nous vivons en état de guerre. Une partie de la société affame l'autre, la contraint par la misère au suicide ou à la douleur sans merci. Le travailleur, devant le seuil de la mort, s'exas-

père, se rebiffe, s'arme et se venge. Les anarchistes manifestent la vengeance de la multitude obscure qui n'ont en soi ni l'intelligence de raisonner, ni le courage de combattre. Ce sont les soldats du malheur.

Vraiment il sied mal à ceux de la vie joyeuse, de juger avec rigueur les hommes de misère. Pallas travailla toute sa vie, selon les préceptes. Il fut bon ouvrier, bon époux, bon père d'après les prêches de morale que la bourgeoisie enseigne aux esclaves comme voie sûre du bonheur. Pourquoi ne l'avait-il pas rencontré, ce bonheur ? Pourquoi dut-il constater que toutes les promesses des hommes mentaient à son effort ?

Sans doute la fiancée du Licéo avait reçu une éducation catholique. Les Évangiles ne l'avaient-ils pas avertie, bien avant la catastrophe ? Le Christ voulut mourir afin que son enseignement se fécondât dans le sang et devînt la lumière des peuples. « Aimez-vous les uns les autres... » N'avait-elle pas lu aussi, la douce fille, lu d'un œil ennuyé, entre un écho de fiançailles royales et les péripéties du feuilleton, les lamentables faits divers relatant la fin des vieux dans les mansardes, au bord des routes ? N'avait-elle pas su qu'une partie de son luxe avait coûté la valeur d'une vie au moins parmi ceux qu'empoisonnent les miasmes des ateliers ou qu'anémient les privations ? Avait-elle écouté la voix du Christ lui criant la pitié par toutes les agonies ?

Ah ! on veut rester les pharisiens, et se frapper commodément la poitrine à travers des hardes précieuses. Voilà que les anges exterminateurs se lèvent et que les trompettes du jugement commencent à retentir. Vous avez enlevé au peuple sa foi en Dieu, l'unique bonheur d'espérer ; il exige le paiement immédiat, et qu'on lui compte incontinent sa part d'enfer

voluptueux. Depuis dix-huit cents ans, le mauvais larron ricanait du haut de sa croix ! Fini de rire à présent !

S'il reste une chose étrange, c'est la rareté de pareilles révoltes. Pense-t-on qu'il existe en notre seul pays dix-huit millions d'ouvriers agricoles dont la vie se consomme sinistrement ?

Ils quittent leur litière avant les lueurs de l'aube ; ils vont avec les bêtes dans les champs. Là, courbés sur la charrue, ils accomplissent un travail idiot et monotone, pendant que cingle la bise ou que le soleil rissole ou que la pluie crible. Leur seul langage, jurons et cris inarticulés, s'adresse au bétail qui tire la machine. Ils s'absorbent dans la besogne de tracer les sillons égaux, de la plaine au ciel, ou bien ils jettent du grain, d'un geste mille fois répété.

Parfois l'orage fond et les perce. Leur peau se gerce, leurs mains deviennent des moignons informes, crevassés, lézardés. Les rides résillent leur visage contraint à d'ignobles grimaces pour résister au vent, au soleil, à l'averse.

Vers le milieu du jour, il tirent de leur sac un pain fade et mal cuit, une pomme tombée de l'arbre avant d'avoir mûri et habitée par les vers. Les bons fruits vont au maître ou au marché. Le soir, ils partagent avec les autres esclaves d'immondes salades de haricots durs, de lentilles irréductibles, à peine relevées par le goût fumeux du lard.

La nuit ils couchent à l'étable, entre quatre planches suspendues sur des perches, afin que leur œil mi-clos surveille encore les bêtes. Les rats grouillent dans leurs paillasses et les grignotent. J'en vis un qui avait le torse couvert de croûtes. Les rats lui mangeaient la peau, la nuit, parce qu'il avait le sommeil lourd.

Jamais ils ne connaissent une autre vie. Si, il y a

les années de chiourme militaire. Là on les animalise plus encore.

Pour ce sacrifice de toute joie, de toute pensée, de tout espoir, ils reçoivent, en moyenne, *vingt-cinq francs* par mois.

Ce sont les électeurs, les citoyens libres, le peuple de la grande patrie de France, ceux qui conquièrent l'Europe, il y a un siècle, ceux qui enrichirent les juifs de leur labeur. Parfois ils se saoulent. Souvent il fornicquent. Ils ne se révoltent jamais.

Ce bétail est pacifique!!

Mais parfois, l'un s'affine, fils peut-être du maître qu'assouvit une vachère à la passade. Et parce que sa mère ne fut pas aimée, celui-là ne saura non plus aimer et pâtir. Il n'accepte pas le sort. Il fuit le reste du troupeau humain, et vient s'asservir à la ville. Là se rencontrent ceux qui n'acceptent pas. Une obscure noblesse se développe en eux. Ils s'estiment plus que bétail et machine. Ils écoutent en soi frémir un peu de Dieu.

Comme le martyr Pallas, ils travaillent, confiants dans les promesses sociales. Ils observent. Ils comprennent. Ils calculent. Ils finissent par apprendre que les produits de la France devraient valoir, à chaque travailleur, 2.400 francs annuels de salaire, si le bénéfice de vente était justement réparti. Pourquoi la méchanceté des forts leur ravit-elle, en dehors de sa feinte justice, cette possibilité de vivre? Demeureront-ils éternellement parmi les moutons, les laboureurs, les bœufs, les ouvriers, les soldats et les chevaux, des bêtes domestiques à l'usage de ces maîtres mal entrevus, qui les acculent par la famine, les menacent du fusil?

Ils se rappellent leurs frères du labour plus misérables encore, abrutis et sordides. Ils compatissent.

Ils s'indignent. La colère émeut leurs poitrines. Ils revendiquent devant les patrons et les maîtres. On les chasse de l'usine, on les condamne à l'inaction. Pour se nourrir, ils dérobent. On les emprisonne. Le sens de la guerre leur naît. Un jour le bras s'arme, et ils frappent de grand cœur en pensant aux innombrables pauvres dont ils assument l'affranchissement futur.

L'aile de l'ange exterminateur a effleuré. Des hommes s'élancent dans son vol épouvantable contre ceux qui renièrent la parole du Christ et préparèrent, en blasphémant, les âmes humbles à les punir.

Vers la fin des civilisations négatrices, il s'élève ainsi des êtres de mort. Après les déchéances des Augustes et des Césars, les Barbares accoururent, châtièrent.

Les soldats du Malheur accompliront la même besogne sacrée. Il ne sera pas d'innocents à la face de l'Ange Noir. Toutes les portes resteront marquées pour le fléau de justice.

Parce que vous n'avez pas su aimer, vous serez haïs.

L'équilibre finit toujours par s'établir entre les forces contraires. La Nature œuvre sans faiblesse; et quand la corruption gît sur la terre, les essaims d'insectes dévorateurs la viennent absorber, pour que l'air ne se gâte pas entièrement.

Une vie nouvelle surgira de cette vieille civilisation; mais il ne sera plus de caste intermédiaire pareille au clergé gallo-romain pour adoucir la fureur des nouveaux barbares. Et quelle période va naître, plus obscure que celle du moyen âge carlovingien! Les musées et les bibliothèques auront flambé; les artistes auront été massacrés, pâles girondins de cette autre Terreur.

Car on croirait à tort que le fléau se va canaliser selon les Dogmes. La première période s'achève de la Révolution attendue, la période d'avertissement et de théories. La lecture des publications anarchistes enseigne que la chose est morte, que les mots sont passés. Chaque colonne de la *Révolte* contient le testament de ses principes. On s'y arrange en parti politique. Une orthodoxie s'affirme. Des hérétiques sont vilipendés. Des concessions opportunistes commencent à poindre.

Dans le numéro de novembre, le dernier article d'une série fort intéressante insinue des conclusions propres à surprendre.

« Nous sommes, dit l'auteur, obligés d'agir toute notre réalité; mieux vaut évidemment — puisque nous le pouvons! — *éviter les résistances trop pénibles, choisir l'issue la moins défendue...* Le Moi agira donc, mais selon les circonstances, il s'abstiendra si l'expression immédiate n'est qu'une illusion. »

« Illusion! *L'expansion à l'encontre du moi voisin; donc s'abstenir de la vie du prochain.*

« Illusion! L'expansion au hasard des richesses naturelles; donc *s'abstenir d'une CERTAINE propriété privée.* »

Voilà condamnées et la propagande par le fait, et l'abolition intégrale de la propriété; la révolution sanglante et la révolution foncière, points de départ de la théorie anarchiste que nous connûmes d'abord.

Seule une certaine propriété privée nous demeure interdite. Ah! la délimitation de cette propriété, quel bon faux-fuyant réservé aux jurisconsultes de la société future! La propriété déclarée de dogme par la théorie anarchiste, le conflit de récupération réprouvé! Comme nous voilà loin de la table rase en honneur naguère : tout démolir, pour reconstruire plus idéalement.

Il reste encore à l'anarchiste de poser sa candidature, et d'afficher son programme. La gauche socialiste est créée.

L'auteur de cet article ajoute : « ... L'intelligence humaine entrevoit le moyen certain de *l'ordre*, un CONTRAT peut assurer le bénéfice de chaque activité, sans porter la moindre atteinte aux activités concurrentes... ; » puérile plaisanterie ! Aucune activité ne se peut développer sans porter atteinte aux activités concurrentes. L'activité communiste ne peut avancer d'un pas sans léser l'activité bourgeoise, ni l'activité particulière et individuelle, sans léser les activités voisines.

L'anarchiste déclare-t-il ici que son expansion sociale ne lésera pas l'organisation bourgeoise ? C'est vraiment à croire.

Et encore : « La loi que l'homme accepte en acceptant la vie... » Quelle belle fin de discours pour le préfet du Nord s'apitoyant avec de légers blâmes sur les victimes de Fourmies.

Mais les anarchistes sont justement ceux qui n'acceptent pas, il semble, qui refusent leur adhésion à la loi, à l'autorité, au pouvoir !!

Suit un ensemble de vue sur le nouveau CODE à établir !! Code qui sera *le simple manuel de la vie rationnelle*. M. Quesnay de Beaurepaire donnerait-il une meilleure définition de celui que sa faconde prétend imposer ?

En outre : « Le législateur anarchiste... se hausse ou déchoit à la simple dignité d'interprète passif, de greffier de la nécessité ; il enregistre le raisonnable. » Paroles admirables de possibiliste et de sénateur !

La péroraison est à citer, digne de M. de Vogüé, académicien et représentant du peuple.

« Le temps est une autre excuse. Pourquoi n'attendrions-nous pas ? Les conceptions sociales — et surtout leur réalisation, — sont l'œuvre des siècles ; le passé les a profondément imprimées en chacun de nous, tellement que l'expression instinctive du plus grand nombre répéterait exactement la société actuelle, si la Révolution pouvait faire table rase et anéantir les moindres traces extérieures du présent ! »

A peine cela se pallie-t-il, d'une phrase surajoutée, afin de terminer traditionnellement par l'évocation du cataclysme social.

Le testament de l'anarchie théorique est signé. Le légataire peut prendre rang dans l'oligarchie bourgeoise et y préconiser finement des palliatifs à la douleur humaine, avec la certitude spirituelle de ne les point voir accepter ; tels ces moines élégants et diserts, qui convient les dames de la Madeleine à imiter la Sainte Vierge, à renoncer comme sainte Monique, sûrs, par bonheur, qu'elles n'en feront rien et continueront de former pour le déploiement de leurs gestes, la résonance de leur voix, un public luxueux, flatteur et bel à voir.

Les misérables goûteront moins cette attitude. L'état de guerre s'affirmera plus terrible, plus haineux, de saison en saison. Et quand les fusillades retentiront, quand la dynamite tonnera, qui se souviendra, parmi les soldats de malheur, qu'il y eut une anarchie magnifique en ses dispositifs, accueillante et conciliatrice ?

Car il n'est plus à attendre que le Christ, souffleté sur la joue droite, tende patiemment la joue gauche à l'insulteur. Des crimes ont appelé le crime.

Les temps d'écrire sont passés.

PAUL ADAM.

LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION ⁽¹⁾

LA LAVANDIÈRE DE MES PREMIERS CHAGRINS

A Albert Samain.

Un jour mon âme se jeta dans la rivière des ophélies.

Or ceci se passait en des temps très naïfs.

Oyez plutôt mon âme :

— « Impatiente de connaître la vie, soleil derrière la montagne, je quittai la chaumière des vieilles ailes et partis, appuyée sur un lys de l'enfantine closerie, la besace pesante d'illusions légères.

Longtemps encore les pleureuses prunelles du seuil abandonné caressèrent la nuque de l'en allée qu'atté-

1. Le premier volume des *Reposoirs de la procession* est sous presse. Le second, d'où est tiré le fragment ci-dessous, paraîtra d'ici peu de temps après.

nuaient de plus en plus les mousselines de poussière là-bas.

Malgré tels efforts de maîtrise, mes épaules trahissaient les tressauts captifs de mon chevreau de sanglots.

Pour couper la pénible guirlande reliant les jeunes et vieilles ailes, je me masque d'un essaim de corneilles jaillies d'un champ de lin, puis me déguise d'un troupeau de bœufs menés à l'abattoir; et comme aussitôt s'offre un ravin, entredoigt de pied de la montagne, très vite je m'y dissimule, nonobstant la besace dont le poids de liège cherche à me retenir à la surface natale...

Cependant on eût pu suivre la fugitive à son sillage de larmes.

Dans le ravin, sur un tronc d'olivier terrassé par la foudre, une femme en cheveux dignes. Je lui demande le meilleur chemin. Jetant bas alors toison de chanvre et rides, l'imprévue chenapane m'assaille au narquois buccin de sa brutale saison brune, si bien que la nausée du scandale arrache à ma besace confuse une illusion — la première.

Le ravin promptement fini, j'entreprends la montagne.

(J'ai su plus tard que ces rocs de prélude formaient la montagne de l'épreuve.)

A la hanche de la colosse, une caverne ténébreuse devant laquelle, grille blanche, dix vieillards aveugles debout.

— Nous sommes les gardiens des lois de la vie! annoncent les chaînes sonores ruisselant des mâchoires.

Sur mon vœu de préconsidérer le visage de la justice humaine, la grille branlante se partage; anxieuse je pénètre dans le mystère où m'apparaît une Dame à

diverses faces, tournée chacune vers une partie du monde.

Le dégoût m'oblige à l'air libre, mais dix sénestres tendues me barrent l'issue ; je laisse une illusion dans chaque sébile de chair et gagne le dehors.

Sur le crâne de la montagne, planant, colombe entre deux éperviers, Jésus et les deux Larrons.

Afin d'assurer sa tutelle à ma fortune, le front dans une touffe de thym, je plains la justice divine d'ainsi pâtir entre deux escogriffes.

Cauteusement, Jésus glisse du gibet, et ses doigts descendent, souris inattendues, fureter dans ma besace, tandis que ses acolytes restés en croix me hurlent fraternellement :

— Sauve-toi !

Une hâte vertigineuse, parce que la pente et plus proche l'aimant et la besace amaigrie et l'idée que mes pas foulèrent jusqu'ici les broussailles du sommeil, me précipite vers la vie.

Je cours, pour secouer le cauchemar, sûre de me réveiller dans la saine vérité.

Voici l'aube des remparts, enfin !

Les battants de la synthétique cité s'ouvrent, énormes paupières.

Il me semble choir du lit.

Je vais vivre !

Haletante, j'arrive au centre du forum des forums et m'arrête.

Ah que, depuis cet instant de solitude emmi ce large espace nu, je comprends la brebis paraphée du préau !

Tout autour de l'intruse, la couvant, grappes et grappes de têtes, — à s'imaginer dans un vignoble d'yeux.

Enivrée, ma timidité titube, rose, et regrette presque un pilori où s'adosser.

Sous les pampres d'étoffe se devinent peu à peu, sournois, guetteurs, des façons des museaux...

Cela se précise : des mains, des mains...

Cette singularité de statue sans piédestal m'abandonne bientôt, car le cercle menaçant s'est à la longue rétréci, tel un nœud de potence au moment sinistre.

Dieux ! ces gens qui me reniflent, ne les ai-je pas vus jadis dans les images préventives de mon enfance ?

Jà leurs cils me chatouillent à m'user, jà les dents de leurs doigts agriffent la sensitive...

Ombre lointaine des vieilles ailes, déployez sur moi votre salutaire sépulture !

Trop tard !

L'hallali ricane, et commence l'horrible curée !

Mon lys tente vainement de me défendre, — aussitôt brisé !

Ma besace gît sur le sol, vide comme une mamelle de chèvre que vient de traire une bande de sacripants qui ne trouva dans le hameau ni argent ni vin.

Que dura mon supplice ? Un éclair ? une heure ? un jour ? un mois ? un an ? davantage ? Là-dessus ma mémoire garde la corolle close. »

Hagarde et violette, mon âme repasse la porte, regard d'épouvante sur le hasard, et fuit vers l'inconnu, honteuse de retourner en ce costume de fange et de plaie à la chaumière des vieilles ailes.

Longtemps elle erre sur des morceaux de verre, les oreilles offensées par les sifflets du merle ; inconscientes ronces du ciel.

Un matin, rencontrant la rivière des ophélie, la pâle vagabonde s'y précipite.

Les maïs de son front brièvement flottent à la manière d'un signet jusqu'à ce que se renferment les deux pages d'eau...

L'ensemble disparut, maintenu néanmoins entre la nappe et le lit par la besace qui, gonflée de l'air violent du saut, émergeait seule.

— « J'allais, au-dessus d'infiniment pures pierres (probables têtes de morts d'antérieures ophélies) et parmi des poissons semblant des guêpes et des chardonnerets, tant l'onde était subtile et menue, j'allais à la dérive, dans cette rivière si limpide que s'apercevait le monde extérieur comme à travers une longue vitre.

Sur mon coma bizarre glissent des ventres de cygnes et des coques aux coups de rames, albatros de bois à tête humaine.

J'allais, dans ma semimpossibilité de mourir, en ce palanquin de perles, j'allais à la dérive, telle une sainte de cire qui visite, en son reliquaire de cristal, les épis, les pommes, les vignes...

Mes yeux se closaient de délices sous ce rosaire de caresses.

Çà et là quelques éraflures, m'infligeant l'impression d'une course à travers les ajoncs, me révèlent au bout d'une canne sur la berge des personnages reconnus pour m'avoir accablée durant la vie, — sans doute espèrent-ils me ressaisir avec leurs hameçons...

A plusieurs endroits, des chiens me happant la main avec leurs dents braves, ma main avait l'air d'un fruit-à-baisers ganté d'une protectrice écorce; mais je signifiais de ma main retirée que mes chagrins préféreraient le trépas, aussi les chiens regagnaient-ils la rive plutôt que de gêner d'un préjudiciable salut leur légendaire fâme de résurrections fraîches.

Je côtoie des paroissès aux coiffes diverses, des saules, des roselières, des roues de moulin...

Parfois un diadème d'ombre met un pont sur le vitrail de mon agonie processionnelle.

Enfin, mêmement qu'un doigt d'enfant au mitan d'une vaste image d'Epinal, j'arrive au mitan d'un village.

Le courant m'amène en une crique.

Un fin clapotis sculpte l'à fleur d'eau...

Je regarde...

Deux menottes dans de l'écume, deux plumes dans un nuage...

Une lavandière à genoux lave de la batiste...

Quelque lessive, de linges tombés de la lune, par une fée!

Distraite, la jolie me cueille au passage, croyant à un surplus tombé de sa besogne, et sur-le-champ elle efface mes taches de sacrilège, tord à l'infini mon amertume, abat son battoir sur mes éclats de boue, puis soulevant la psyché pure, elle daigne s'étonner, s'émerveille, l'étreint, la cajole et la réchauffe entre ses deux triomphes.

Enigmatique, elle gazouille alors, me berçant au rythme de son cœur :

— Ingénue, si t'imitaient toutes les âmes, cette rivière en serait comble! Du moins vivre aguerrit. Demain, des catastrophes pires que celle de ta besace puérile t'obligeront à rire de tes larmes premières.

— Nenni! mon regret ne tarira point de t'avoir rencontrée si tard, occasion de félicité!

Nous nous chérîmes.

Durant six jours notre alliance construisit une cathédrale de joies.

Le septième, je surpris la jolie qui se reposait dans le fenil entre les bras noueux du palefrenier. »

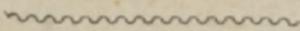
Cette fois, assoiffée de néant, Psyché court à la crique; mais, au moment de plonger, les piètres reflets de son ridicule la font exploser de rire à la manière du magnolia...

Sitôt après elle regagna ensuite la vie, non sans s'arrêter aux auberges de la route.

Depuis l'initiée s'esclaffe chaque fois que se crucifient sur un torse voisin mes jolies; si quelques larmes débordent (sueur du rire) c'est que ces avantageuses circonstances me permettent de restituer goutte à goutte l'encombrante provision d'onde de ma jeune sottise, — d'ailleurs ne pas sacrifier aux préjugés, le cas échéant, messierait.

O les niaises qui se noient dans la rivière des ophé-
lies!

SAINT-POL-ROUX.



CAHIERS DE PSYCHOLOGIE ESTHÉTIQUE

A. DE LA GANDARA

Dans cet atelier de la rue Monsieur-le-Prince, aux murailles nues, austèrement tapissées de gris fer, avec, pour tout luxe, la froideur d'une console, d'une psyché, de quelques sièges Empire ; dans cet atelier si différent du hall tapageur où la plupart des peintres installent usuellement leur prétentieuse pénurie d'idées, leur clinquant étalage de faux mondains, dans cet atelier tout charme discret et subobscur, si l'on ose dire, la physionomie du portraitiste de *la Dame en vert* au dernier Champ de Mars, apparaît mystérieuse, étrangement aristocratique, hallucinatoire presque dans sa simplicité ténébreuse. Tout ici affirme une vie de labeur passionné, une vie de rêve,

de concentration en soi-même, de dédain à l'égard des coutumières guises d'art et de pensée qui caractérisent de si basse façon ce qu'il faut appeler quand même : le peintre.

Au commencement de cette année, une exposition de portraits au crayon noir attirait chez Durand-Ruel une élite d'artistes et d'amateurs d'art, et le nom de M. Antonio de La Gandara en sortait promis à l'une de ces rares et restreintes notoriétés qui valent mieux pour nous que la consécration des plus bruyantes gloires. C'était, en de brèves pages, d'une scrupuleuse véracité malgré la brume de songe qui les voile, une galerie de portraits contemporains où vivait toute une famille d'êtres unis par les mêmes liens, aristocratie suprême, de titre et de distinction, aristocratie glorieuse de purs artistes. Des patriciennes s'y profilaient en lignes de grâces souples, de mélancoliques lassitudes, avec des reploiements de gestes en col de cygne fatigué, parmi l'évocation vague de mobiliers solennels d'une mode ressuscitée. On eût dit d'héraldiques mais vivants fantômes, animés de la vie lente d'un sang anémié, promenant, parmi les hideuses promiscuités d'un siècle où ils ont la gloire d'être des exilés, une réminiscence d'époques mortes, de trophées ancestraux. Et cela pourtant était empreint d'une éclatante marque de modernité ; on y sentait noblement traduite la vision profonde et sincère d'un artiste de ce temps, merveilleusement doué pour une manière d'art définitive et complète. Un *portrait de James Mac Neill Whistler*, à qui le peintre de ce portrait se filie — et qui oserait lui en adresser un reproche, puisqu'il sait dégager quand même des toiles qu'il signe assez de charme spécial et de particulière personnalité pour être *lui-même* ? — arrêtait l'œil longuement, par son caractère de vérité à peine transfigurée où l'on

éprouvait cette joie de retrouver l'allure réelle du modèle à travers l'admiration de l'artiste pour un tel maître.

Plus récemment, au Salon du Champ de Mars, trois grandes toiles nous apprenaient à mieux approfondir l'art de M. de La Gandara, et nous nous trouvions en présence d'un incontestable et très personnel artiste, d'un vrai peintre à l'égard de qui peuvent s'édifier, sans peur d'être déçues, les plus hautes espérances. Ce portrait de la *Dame en vert*, dont M. Jean Lorrain disait naguère avec tant de subtilité les grâces surhumaines, la fantastique beauté d'héroïne de d'Aurevilly, s'ancrait dans le regard et dans la mémoire non seulement du regard mais de l'âme avec une obsédante magie. La manière du peintre se dégagait ici pleinement.

On n'a pas su montrer, je crois, dans les innombrables pages inspirées par l'*Olympia* de Manet, à quoi tenait l'éternelle et divine séduction qu'exerce sur nous cette miraculeuse toile. Le charme profond et intime me paraît résider dans ce que l'*Olympia* symbolise absolument pour nous le type de femme qu'il nous plaît tant de chérir jusqu'à la douleur chez le poète des *Fleurs du mal*.

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses...

N'est-ce pas ainsi qu'elle se révèle, la femme couchée du peintre du *Torero mort*? Et n'est-ce pas à elle que s'adressent ces plaintes si ardemment tristes :

O toi que la nuit rend si belle
Qu'il est doux, penché sur tes seins,
D'écouter la plainte éternelle.
Qui sanglote dans les bassins.

N'est-elle pas, elle, l'*Olympia* indifférente dans sa bizarre beauté, cette beauté « dur fléau des hommes » qui supplicia le poète jusqu'à la mort?

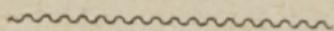
Eh bien, de même qu'il nous est précieux de retrouver dans le tableau de Manet l'image de la *Mæsta et errabunda* de Baudelaire, de même pouvons-nous retrouver dans ces toiles du dernier Champ de Mars de M. de La Gandara, dans ces trois portraits : *la Dame en vert*, *la Dame en noir*, *l'Enfant en jaune*, surtout dans la première et la dernière, l'image des femmes chères à Edgar Poë, Ligeia ou Morella, Béatrix ou Éléonora. C'est la même hantise du mystère des visages, du mystère des gestes, du mystère des regards et des fronts penchés sur la vie. C'est le même stigmatisme d'incompréhensible douleur au teint maladif de ces êtres; c'est la même discrétion respectueuse à nous les faire voir dans une atmosphère combinée savamment de réalité et de mystère. On sent la préférence, le parti pris du peintre à nous les montrer un peu vagues, noyés dans une pénombre où les tons s'assourdisent, perdent toute ardeur, participent du trouble épars au crépuscule. Il les peint, allant et venant par le silence des maisons closes, parmi leur milieu familial, bien chez soi dans ce décor de blême lumière et de calme presque religieux. Ils vivent là d'une vie délicate, soucieux uniquement de belles pensées et de rares ivresses, de subtils rêves et d'agonisantes langueurs, devant l'énigme de portes refermées aux blancheurs molles à peine éclairées de filets d'or, à l'abri desquelles ils sont comme réfugiés loin de la vie. On dirait qu'une crainte instinctive du monde extérieur ralentit, attarde leur marche, met dans leur regard cette inquiétude, cette obsession indéfinissable. Contemplez la *Petite fille en jaune*. Quelle vision dilate ses prunelles, de douleurs pressen-

ties, de joies mélancoliques devinées? Avec ses yeux démesurés d'opale noyé de larmes futures, elle semble fixer la vie jusqu'en ses plus troublants abîmes. N'est-elle pas la sœur de ce Philip Comyns Car de Burne Jones que le peintre de la *Briar Rose* nous offrait ce dernier Salon, où il avait concentré toute la frayeur de vivre des enfants trop précoces; oui, avec ses mains croisées sur sa poitrine, avec ses cheveux tristes, il est le frère résigné de la *Petite fille en jaune* de Gandara et nous pouvons les aimer tous deux du même amour protecteur.

Et quelle délicieuse forme que celle de la *Dame en vert* aux cheveux blonds décolorés, au complexe et pervers profil des femmes de Botticelli, traînant derrière elle la splendeur morte de sa traîne de soie vert-gris, comme une nappe d'eau fanée aux cassures de lumière!

Tout cela est d'un art discret et rare, hautainement réfugié loin des clinquants officiels, loin des tapageuses grossièretés où se complaisent les masses, et digne de plaire aux seuls artistes.

GABRIEL MOUREY.



ELLES

L'Italienne, moulage incomparable en sa peau duvetée et bistrée, hypnotise l'homme de ses yeux incandescents et laisse choir à terre sa ceinture dès qu'elle trouve suffisamment allumé le désir du mâle. Eve par ses formes plastiques, Sirène par la mélodie de son appel, Vénus par le naturel apporté à ses cubales fonctions.

L'Allemande, joufflue et forte créature, débordante de sève, attire par la fleur de ses lèvres, la placidité bleuâtre de ses yeux, les rotondités de sa poitrine, les avantages de ses hanches, la pose cambrée de ses jambes, le potelé nerveux de ses bras et de ses mains; a les lenteurs au rut de l'animal ruminant, qui une fois en chaleur, apporte à la cuisine de l'amour, l'entrain d'un sang généreux; avant et après, garde l'allure simple d'ignorante ès-Vénus, portant grave et sans prétention l'ostensoir de sa robe large et ensoleillée.

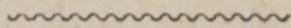
La Russe, plus blanche que l'hermine qui la pare, est comme un reflet des neiges de ses steppes; semblable à un beau lys, elle a des attaches exquisement fines; assez froide pour se faire désirer, elle s'échauffe peu à peu, comme au contact d'une flamme se fond la cire, et, amoureuse, elle découvre des trésors de grâces, de beautés, de tendresses, d'autant plus odorants et plus sincères qu'ils étaient mieux gardés en réserve.

La Française est le résumé de tous les charmes féminins, rehaussés par l'attirance d'une coquetterie gracieuse, par une finesse extraordinaire de compréhension, de répartie, d'émotion communicative, qui sont l'apanage singulièrement précieux de la plus naïve et de la plus dépravée, de la plus humblement vêtue aussi bien que de la plus clinquante et la plus somptueuse. Elle est une céleste aragne qui trame sa toile conquérante partout et toujours et qui enveloppe de son inextricable soie les plus blasés et les plus rebelles. Impossible de ne la point distinguer du milieu de ses sœurs, comme un vin capiteux et corsé est marqué d'un sceau spécial.

L'Anglaise est un feu ardent, mais l'enveloppe, aux parois si tenues et si belles à la fois, ne laisse rien paraître de sa flamme intérieure. Le lait et la rose s'épanouissent sur son visage au grain si fin et si doux qu'il défierait le velouté de la pêche à cette heure mûrie au baiser du soleil; ses yeux sont bleus, figés dans un large orbite blanc, calmes comme les grands lacs de la Suisse, profonds de pensées et de mystères comme les abîmes en lesquels le regard prend vertige. Le nimbe de sa tête est d'or, forêt soyeuse et frisée que la brise soulève comme elle soulève la laine neigeuse des errantes brebis. Sa démarche est grave et lourde, même un peu gauche

dans l'ampleur de ses robes voyantes, sans volonté de plaire. Rien ne dénote en elle la femme, l'amour, veux-je dire. Elle attend que l'on vienne à elle. Elle ne force personne à la prendre. Elle semble même fuir l'homme, et nul ne peut dire qu'elle s'habille pour être belle, qu'elle sache qu'elle l'est, ni qu'elle puisse le faire voir. On dit pourtant que c'est pure feinte et que, glace fondue, écluses ouvertes, elle serait la reine de l'amour, plus personnelle, plus insatiable, plus vraie, en un mot plus copulativement apte que toutes autres filles d'Eve. Le peut dire qui ne se butte à son apparente torpeur, à sa froide enveloppe, à la fixité passagère de son œil sans éclair et de sa bouche sans sourire.

JULIEN DESPRETZ.



La Grève des Mineurs

Une fois de plus les événements viennent de donner raison à notre étrange code de justice sociale. Après avoir, sept semaines durant, fait appel à l'opinion publique sans que celle-ci, tout entière aux fêtes russes, daignât s'émouvoir, les mineurs du Nord sont redescendus dans la mine.

Peut-être auraient-ils mieux fait de n'en pas sortir et feront-ils bien d'y rester tant qu'ils ne voudront pas conquérir de plus gaillarde façon la part de bonheur qui leur est due.

Dans la guerre qu'il entreprend parfois contre ceux qui exploitent, le travailleur en effet est vaincu d'avance, et plus que jamais à présent qu'existent ces deux merveilleuses choses : le syndicat, le député socialiste.

Se remémorer cette dernière grève, si féconde en incidents de toutes sortes, suffira pour s'en convaincre. Or cette manifestation ouvrière ressemble à toutes

celles qui se produisent en le pays depuis quelques années. La raconter c'est les raconter toutes.

La lutte commence très courtoise de part et d'autre. Vous quittez le travail? Rien de mieux. C'est votre droit. Nous avons dans nos magasins et, s'il le faut, dans ceux des compagnies voisines, nos amies, de quoi vous attendre.

Tant qu'il sent chez lui du pain pour quelques jours l'ouvrier, de son côté, reste calme, bricole à la maison, promène les mioches, assiste aux réunions et discute avec les camarades.

Mais avec la dernière pièce de cent sous disparaît l'insouciance, et c'est alors que commence l'agitation.

C'est à cette heure aussi qu'arrive la troupe, investie de pleins pouvoirs. Les soldats logent dans les corons et leur présence achève de surexciter les houilleurs. Les officiers violent les domiciles et, quand un vieillard proteste, le brutalisent. Leur chef se contente de « regretter » ces violences sans les réprimer. En temps de guerre et sur terre étrangère méconnaître ainsi le droit des gens mériterait peut-être une peine grave, mais en pays de mines et sous le régime d'exception, aucun zèle n'est poussé trop loin pour défendre le roi-capital.

La magistrature, elle non plus, ne se donne pas la peine de déguiser qu'en ces sortes d'affaires son rôle unique est de défendre le riche contre le pauvre. Cinq hommes et cinq femmes de Liévin comparaissent sous l'inculpation de bris de fenêtre devant le tribunal de Béthune. Deux témoins à décharge déposent en faveur d'un des accusés, et leurs affirmations contredisent celles d'un gendarme cité en témoignage. Rappelés sept fois par le président qui ne sait pas leur faire comprendre de mentir, séance tenante ils sont con-

damnés, sur le réquisitoire du procureur, à un mois de prison et cinquante francs d'amende.

Donc, au mépris du Code, où le faux témoignage est puni seulement quand la preuve en peut être faite, ces honnêtes gens purgent une peine infamante pour avoir oublié qu'en temps de grève Pandore est infailible. Et rien n'y fera. M^e Millerand peut refuser de plaider devant une cour aussi peu soucieuse du droit, Rochefort cingler de son intransigeante plume les auteurs de ce méfait, le jugement ne sera pas cassé. L'illégitime prononcé d'une peine aussi bénigne n'est pas pour effrayer dame Justice, quand il s'agit de sauver l'ordre. Puis, que signifierait, je vous le demande, l'opportunisme où nous vivons, n'était passer la jambe au principe quand l'intérêt l'exige ?

Enhardis par la complaisance qu'elles trouvent en deux camarades aussi redoutables que la magistrature et l'armée, les compagnies, comme de juste, redoublent d'arbitraire. Celle de Courrières fait tout simplement « défense aux épiciers et boulangers habitant les maisons lui appartenant de vendre aux grévistes sous peine d'expulsion. » Comme il est assez naturel que les maisons lui appartenant soient très nombreuses, ce moyen ne manque pas son effet. C'est la famine immédiate par l'accaparement des vivres.

Mais il y a pourtant en France un gouvernement, songent quelques naïfs, et s'il voulait intervenir on verrait tant de misère cesser bientôt.

Or le gouvernement cette fois s'appelle Dupuy, comme il s'appelait Constans lors de Fourmies. M. Dupuy tient à faire constater d'abord à l'honorable député qui l'interpelle — à domicile — qu'il n'est pas le moins du monde partisan de l'intervention gouvernementale dans les conflits entre capital et travail, sauf toutefois pour protéger ce dernier. Cependant en

raison de sa sollicitude bien connue pour la classe laborieuse, M. Dupuy n'eût pas refusé de venir en aide aux mineurs s'ils eussent su garder une attitude digne. Mais depuis quelques jours il n'est justement bruit que de dynamite et d'entrave à la liberté du travail. Voilà des gens qui ont l'inappréciable bonheur de pouvoir en toute sécurité peiner de longues heures pour un maigre salaire et qui, non contents de n'en pas vouloir pour eux-mêmes, prétendent empêcher les autres d'en jouir! — Vous concevez, mon cher député, qu'un gouvernement qui se respecte ne saurait intervenir dans de telles conditions. — Mais, monsieur le ministre, la compagnie qui interdit au commerçant de vendre à son ordinaire clientèle est bien coupable aussi d'entrave à la liberté du travail : pourquoi ne la punit-on pas? — Que voulez-vous, mon cher député, on ne peut pas empêcher un propriétaire de louer ses immeubles à qui bon lui semble... Sur ce, excusez-moi, les messieurs du comité m'attendent pour régler les derniers détails des fêtes franco-russes.

Alors, à ceux que l'anxiété dévore et qui n'ont peut-être pas mangé leur saoul, le député vient raconter la réponse de M. Dupuy.

Cependant les dernières ressources se sont épuisées. Les distributions des caisses syndicales sont insignifiantes, et dérisoire le montant des souscriptions. D'ailleurs, pour que plus vite la faim se mette de la partie, les dragons ont reçu l'ordre de charger à travers les jardinets des grévistes où restaient quelques légumes.

Cette fois c'en est trop! La colère de ces travailleurs éclate et leur tête se monte. Les femmes prennent le marmot sur le poing et accompagnent maintenant leurs hommes dans la rue. Des collisions éclatent çà et là. Un gendarme maltraite une femme si bien que son enfant tombé par terre s'assomme à demi sur le pavé.

Un autre, pour se dégager, tire un coup de feu et tue son homme. La foule ne recule plus devant les charges, ne s'enfuit plus aux sommations. Elle va peut-être répondre, elle a compris qu'elle n'aura jamais que ce qu'elle saura prendre.

Eh ! bien non, ce n'est pas encore pour cette fois. Les députés socialistes se sont montrés. Ils ont commandé le calme. Derrière Basly et Lamendin, grands pontifes de la mine, les mineurs se sont rendus dans la salle où l'on délibère pour y rédiger, toute larmoyante, leur capitulation. Le lendemain, les travailleurs de France ont lu leur défaite, en ces quelques lignes, et les détenteurs de la richesse publique leur coutumière victoire.

Or, la fin de cette grève c'est celle de presque toutes. Capables de résister dans une certaine mesure à la malveillance de l'Etat, aux violences de l'armée, aux tracasseries des juges et de tenir quelque temps en échec les toutes-puissantes compagnies, les mouvements ouvriers, laissés à leur propre initiative, prépareraient par leur fréquence et finalement réaliseraient l'expropriation tant souhaitée des moyens de production, s'ils n'échouaient toujours par la défection de ceux qui d'abord les ont voulu diriger.

Et cependant ce fut bien pour expliquer aux rebelles combien légitime était leur rébellion que vinrent en le bassin révolté ces députés et les présidents de syndicats. Pendant sept semaines, un peu partout, ils ont prêché la haine du patron et la guerre sans cesse au capital. Ils ont même agité le drapeau rouge, emblème de l'émeute. Hier encore on les entendit conseiller la résistance et flétrir ceux que le découragement gagnait.

Puis aujourd'hui que les grévistes, exaspérés par tant de jours de souffrances et d'attente, se souvien-

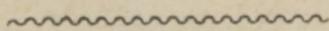
nent de leurs exhortations et semblent décidés aux résolutions extrêmes, ces mêmes hommes reparaisent non pas, comme on pourrait le croire, pour payer de leur personne, mais pour protéger les représentants de l'ordre à qui publiquement ils donnent la main.

Sans aller jusqu'à dire, avec certains, que de si malencontreuses interventions sont les services qu'exige l'Etat de ces quasi-fonctionnaires, n'est-il pas permis de se demander si les trop scrupuleux partisans de la légalité se rendent bien compte du rôle qu'ils jouent et des responsabilités qu'ils assument?

Pour substituer ainsi son initiative à celle des intéressés, pour avoir le droit de leur dire : Restez calmes et reposez-vous sur nous de toutes choses, il faudrait être sûr de pouvoir faire beaucoup pour eux et surtout de faire mieux qu'eux-mêmes. Or l'attitude des élus socialistes pendant la dernière législature nous édifie de reste à ce sujet. Et, bien que leur groupe ait gagné, dans la nouvelle Chambre, en qualité comme en nombre, son action, croyons-nous, n'en sera pas moins inoffensive, étant donné le formalisme de la procédure parlementaire et surtout l'alourdissante atmosphère, où somnolent ces sortes d'assemblées, qui des plus énergiques a vite raison.

D'ailleurs et de toute façon, n'est-il pas équitable, quand on a le ventre plein, de laisser ceux qui l'ont vide se procurer à leur guise de quoi manger, — dût-il en cuire à qui de juste?

CHARLES-ALBERT.



FLEURS

Dans ses biseaux lisses, le mur de verre contient un troupeau de jeunes et fortes roses aux têtes ourlées, pâles, rouges, blanches.

Tels que des bergères mystiques, hautes filles aux cornettes immaculées, les lis veillent avec des mélancolies qui s'inclinent vers les voix secrètes de l'air.

Plus loin, les rhododendrons casqués en mauve se bastionnent sur des tours de majolique et gardent les groupes d'œillets frêles délicatement jaunis.

Mais, parmi les corbeilles d'or pomponnées de rubans et de touffes nuptiales où s'accumule la neige des lilas vierges, où floconne la fleur des orangers, — s'érige, droite et limpide, une hampe de cristal creux à la cime de quoi s'épanouissent les cent têtes d'hydres des monstrueuses orchidées.

Des gueules de velours bâillent. Des araignées étirent des pattes de soie déchiquetée, des chenilles violettes rampent et se crispent au bout de minces tiges

courbes. Des lunes de sang caillé projettent hors leur cœur des phallus de safran dur.

Et c'est la mystique apparition de la flore féroce, la flore vengeresse, celle qui régnera, aux temps futurs, après que la bête humaine et que l'animalité entière, saisies dans les innombrables tentacules des êtres végétaux, auront disparu de la planète en évolution.

Déjà les citoyens hagards, les riches et les savants, s'arrêtent devant la terrifiante vitre où vivent silencieuses, immobiles, les fleurs de la Vie Prochaine, et ils songent à ces autres hydres, ces léviathans, et ces dragons contre qui durent combattre les héros, les dieux et les saints de toutes les religions périmées.

Ils ressurgiront, les Monstres de la transformation éternelle devant notre descendance effarée. Les fleurs grandiront.

Elles s'exalteront. Leurs tentacules s'armeront d'épines, comme les ongles de nos ancêtres se sont allongés et durcis jusqu'à devenir des glaives. Dans leurs seins des forces délétères sauront s'élaborer, puis jaillir, et combattre. Et les peuples entiers périront, comme les convives d'Héliogobale, sous des ouragans de parfums mortels.

Aussi, hagards et tristes, les citoyens des républiques savantes, s'arrêtent devant le mur de verre dont les biseaux lisses contiennent encore, et pour très peu de siècles, la fureur absorbante des végétaux fardés.

RAXI-FLASSAN.

COMMERCE AMOUREUX DES SAGES

AVEC LES

DAMES ET LES DEMOISELLES DES ÉLÉMENTS

(*Suite*) (1)

XVII

Les génies et les élémentaires n'apparaissent d'ordinaire aux hommes qui ne sont pas tout à fait des philosophes qu'aux moments importants de leur vie, par politesse, et afin de leur être utiles.

L'année de l'Exposition universelle, M. François Coppée délicieux causeur et vrai poète me conta, à Royan, que, toutes les fois qu'il allait céder à quelque dangereuse pensée, il entendait une voix, sortie certainement d'un gosier surnaturel, et qui, paternelle, criait

1. Voir les *Entretiens* des 25 septembre, 25 octobre et 10 novembre 1893.

ce seul mot : « François ! » Avertissement d'un gnome, je pense ; car cette peuplade, M. François Coppée se l'est attachée avant les autres nations des éléments pour cette raison qu'ayant le plus tendre des cœurs, il s'est adressé, dans ses poèmes, surtout aux petites et humbles gens ; or les gnomes sont petits et humbles, et protègent volontiers ces classes de la société qu'idéalisa le poète, les épiciers et les marchands de vin, par exemple, dont ils tiennent la cave, étant par nature souterrains.

Un jour Shelley se promenait aux bords de la mer ; il fut très étonné d'apercevoir, se jouant au rivage, un enfant d'une beauté merveilleuse, tel que pouvaient seuls le rêver des poètes grecs. L'enfant disparut dans les flots. Ce fait s'accomplit peu de temps avant le naufrage du poète anglais. Evidemment un jeune ondin s'était décidé à lui apparaître afin de l'avertir, par voies symbolique, du danger que voulaient lui faire courir ses mères les ondines. Shelley, trop humain encore, et point initié à la sagesse des Kabbalistes, n'en subit que cette vague tristesse, nommée pressentiment, — seule révélation de l'au delà permise aux profanes. Les ondines purent donc s'emparer de Shelley, qui n'est point mort comme on l'a cru, et dont on n'a brûlé qu'une fausse image fabriquée par les femmes de la mer. En réalité celles-ci continuent à garder ce grand poète auprès d'elles ; il gît sur de mols coussins orientaux au fond de leur palais de cristal aux jardins d'algues ; et il chante, il chante toujours, tandis que les ondines, déguisées en Grecques pour lui plaire, se meurent de désir à ses genoux.

J'ai déjà dit que M. Louis Ménard disposait, sans s'en douter, de la puissance des génies ainsi que ses prédécesseurs et maîtres les néo-alexandrins ; l'anec-

dote qu'il me communiqua dans cet atelier de la place de la Sorbonne où les dieux de l'Olympe sont présents en sculpture et en esprit, m'a confirmé dans cette opinion. Il m'avisa qu'en 1848, étant à sa fenêtre, une balle, dirigée contre lui, lui passa dans les cheveux. Or il apprit depuis, qu'à la même heure, sa mère, inquiète de lui jusqu'à en être malade, priait avec ce merveilleux élan dont seules disposent celles qui nous ont enfantés. « Je ne suis pas loin d'admettre, continua le Païen Mystique, que cette prière a écarté la mortelle menace. » M. Louis Ménard a raison; il est des minutes où les mères domptent, par une volonté si pure et si dévouée qu'elle est irrésistible, les messagers de l'Invisible, aussi bien, sinon mieux que les Philosophes. De plus les Salamandres eussent été bien ingrates d'abandonner celui qui retrouva le véritable sens des dieux de l'Olympe et ce sont elles certainement qui, d'une pichenette, ont écarté du front de ce poète cette balle devenue aussitôt inoffensive comme une bille d'enfant.

Ces Daimons sont chez les anciens philosophes ce que je vous les ai montrés, c'est-à-dire une race éthérée, mortelle, mais engendrante et dominatrice des éléments. Hélas elle est méconnue, dans le siècle de M. Emile Zola, par ceux qui recherchent peu la vérité dans son antique demeure, je veux dire la Kabale et la Gnose, et auprès des philosophes néo-platoniciens qui héritèrent d'elles l'art d'entretenir correspondance avec l'invisible; de la sorte Plotin apprit que le citoyen de l'air, son gardien, était un roi dans l'espèce et, sous ce prétexte, assez commun aux Césars de la terre et de l'au delà, se faisait appeler : Dieu.

Dieu, ils prétendirent l'être, les démons des Indes, eux aussi personnificateurs des forces élémentaires,

mais ils ne purent échapper à cette loi qui veut que les philosophes les rédemptent par une charitable affection. Dans le livre le plus récent sur le Bouddhisme, que vient d'écrire M. L. de Milloué, le conservateur du Musée Guimet (1), je note ces lignes significatives :

« Non seulement les Dieux ne possèdent plus l'immortalité, sont soumis à la loi universelle de la naissance et de la mort, mais ils ne peuvent atteindre au salut, à la non-renaissance, à l'état de Bouddha, même simplement être réintégrés dans un des cieux qu'à la condition de renaître dans le monde terrestre sous les formes humaines. Leur situation n'est que temporaire, une sorte de halte dans une agréable oasis. »

Aussi le Bouddha ne se gêne-t-il point avec eux. A peine né, après avoir fait sept pas vers chacun des quatre coins du ciel, il s'écrie non sans une certaine hauteur de philosophe à élémental : « Je serai digne des offrandes des Dieux comme des offrandes des hommes. »

Ils habitent l'atmosphère ou les pentes du mont Merou, sont tout dévoués à la religion bouddhique et obéissent aux religieux qui sont les Philosophes de là-bas.

Dans l'énorme épopée brahmanique du « Ramayana », les Sylphes, les Faunes et les Ondins interviennent en les personnes de ces singes héroïques qui défendent Rama et son épouse Sita contre les Rakhasas; leur vigueur est immense et ils changent d'aspect comme les nuages. Leur roi habite une ville somptueuse où, de chaque côtés des rues, s'étendent d'éclatantes files de palais, pareils à de nitides nuées ; là

1. Le *Bouddhisme dans le monde*, origine, dogmes, histoire, par M. L. de Milloué, préface de M. Paul Regnaud.

s'amoncellent l'or et les pierres fines. Ville splendide où flottent les odeurs de l'aloès et du santal, où étincellent des murailles émaillées, où des lacs couronnés de lotus dégagent une fraîcheur qui sent bon... Le palais du Monarque, avec ses dômes blancs, rappelle les sommets aériens d'une montagne neigeuse où nichent les aigles ; son harem, tout sonore de musique, se pare de femmes merveilleusement belles et, sous leurs bijoux, toutes nues. Eh bien ! quel est celui des Philosophes, ayant un peu fréquenté les puissances de l'air qui ne reconnaisse tout de suite qu'il s'agit là du royaume des Sylphes ?

Hanumat, général en chef de leur armée, un Faune gigantesque ! s'il dilate son corps, la montagne tremble et mugit comme un haut éléphant déchiré par un lion, les bois vomissent des ruisseaux d'écume, les fleurs sont renversées et les arbres crient d'ébranlement. La mer sur laquelle Hanumat passe, s'exalte, soulevée comme par une tempête, et sa face, irradiant les nuées, tantôt luit tantôt s'éteint, telle la lune dans les nuits d'orage.

Ce Faune est missionné par Siva afin de découvrir où l'horrible Ravana, roi des Rakshasas, a caché la pure et charmante Sita. Voilà bien un trait du dévouement habituel à ces excellents génies, qui savent faire se rejoindre les cœurs qui s'aiment malgré l'éloignement. Rama, homme divin, Philosophe dirions-nous en langage occidental, voyait, ainsi que Sita, l'épouse initiée, l'armée des Sylphes et des Faunes prête à tous les combats pour lui et même à toutes les morts.

XVIII

Mais je me suis laissé entraîner à vous commenter des légendes comme ces exégètes, dont tout Philosophe a le plus vénérable dédain, car il sait tout de lui seul, par intuition, sans ouvrir un livre. Revenons à l'amour des dames et des messieurs élémentaires avec ceux qui leur paraissent dignes de les immortaliser.

Quel éclat dans le monde si les philosophes arrivaient à réconcilier ces gens là avec notre univers. Seules les histoires des Héros, des demi-Dieux et des Fées peuvent en éveiller chez nous l'idée. Ces chevaliers impeccables, ces passions exquises de nymphes, ces voyages au paradis terrestre, ces palais, ces bois enchantés et ces dévouements admirables dont fourmillent les romans idéalistes, les contes de ma Mère l'Oye et les cerveaux des adolescents, ne servent qu'à préparer sommairement les timides habitants de la planète au dévoilement des hautes voluptés des Sages, voluptés qui, avant la fin du monde, seront le partage de tous. D'ici quelques siècles on ne verra que fées et que héros, et le moindre de nos rejetons sera de la force de Zoroastre, la magicienne Hélène, Apollonius, Egerie, Merlin, Melchissédech et Napoléon.

C'est par l'Amour, — depuis saint Jean tous les chrétiens sont obligés de le croire — que doit être sauvé de ses discordes et de ses errements cet univers. Or l'Amour entre les hommes ne suffit pas, il faut encore l'amour des hommes et des esprits.

Cette opinion, nous la pressentons dans toute l'ancienne philosophie. Les Platoniciens et les Pythagoriciens la reçurent des Egyptiens qui la communiquèrent aux Hébreux, lesquels habitaient l'Egypte avant ce célèbre passage de la mer Rouge, que M. Renan appelait un miracle « d'exécution difficile ». Les Hébreux ordonnaient à leurs femmes d'être voilées de peur que les Anges ne s'en éprisent jusqu'à les embrasser sous leurs yeux ; et dans le livre de Tobie n'est-il pas raconté que le Daimon Asmodée par jalousie tua successivement les sept époux de Sara ?

Pour posséder Gnomide, Ondine, Salamandre, Sylphide, il est inutile d'opérer avec le grand fracas de paroles et de signes, bon pour les orgueilleux seigneurs des éléments. On ne réussirait qu'à les effaroucher. Il faut plutôt se promener, au crépuscule, le long d'une grotte, près d'un lac, ou épier à son foyer les pétilllements du bois qui brûle, ou dans les forêts courir après les reflets de la lune et les souffles des branches... Si vous avez reçu une éducation kabbalistique, vous ne tarderez pas à charmer ces demoiselles, et lorsque vous réussirez à emmener chez vous une d'entre elles, le tour est joué, elle ne peut plus vous échapper... à moins que vous lui ouvriez la porte de son élément.

Ainsi si vous vivez avec une Ondine, gardez-vous de faire creuser un puits dans votre jardin. Elle y disparaîtrait en hâte, car un cœur bien situé préfère toujours sa patrie à son amant. Vos voisins diraient : « Ce pauvre homme ! sa femme s'est jeté la tête la première dans le puits en voulant prendre de l'eau. » Et ce serait toute l'oraison funèbre... Une Gnomide s'échappera sans cesse dans la cave. Si vous ne fermez pas soigneusement votre fenêtre les jours de tempête ou d'orage, votre Sylphide ira retrouver ses palais de nuage, aux lampadaires d'éclairs. Il en sera de même

pour une Salamandre si vous n'êtes pas arrivé à allumer dans votre âme un feu de vertu héroïque et de science qui surpasse les plus éclatants foyers. Elle profitera d'un rayon de soleil pour s'enfoncer dans le pays de la lumière, si le soleil n'a pas trouvé en votre cœur sa succursale et si la lumière ne s'est pas fait un refuge de votre cerveau. Mais le vrai Philosophe n'a pas à craindre le départ de sa Salamandre et — à moins qu'il ne vienne à pécher bassement — elle ne découvrira pas hors sa pauvre chambrette, un Eldorado aussi éblouissant...

Ah ! que ces amours des Nymphes et des Sylphes avec notre race ont été souvent contrariées soit par la faute des hommes et des femmes trop grossiers ou trop libertins, soit par la susceptibilité des messieurs et des dames de l'éther, soit par la malice des démons, tristes des bonnes actions accomplies par les philosophes, et exaspérés de voir ces peuplades des éléments échapper au néant et devenir, par le gain de leur immortalité, des élus possibles du ciel.

Un excellent gnome parvient à s'attirer les bonnes grâces de Madeleine de la Croix, abbesse d'un monastère à Cordoue, en Espagne. Dès l'âge de douze années, il atteint le bonheur des amants, et, pendant trente, il continue. Quelle peste que les confesseurs ! Un d'entre eux, d'une ignorance plus particulière de la sainte Kabbale, veut lui faire croire que son seigneur et maître n'est qu'un lutin et, malgré les miracles qu'accomplissait, grâce à son gnome, la plus parfaite des abbesses, l'on courut déranger, pour l'absoudre, le pape Paul III qui n'en put mais.

Aussi cruelle que belle était une demoiselle de Séville. Elle rebuta tellement un cavalier de la Castille qu'il décida de guérir par les voyages son inutile passion. Cependant un Sylphe profita de son absence

pour faire sa cour à la demoiselle sous les traits et les habits du fugitif. Après maintes sollicitations, il a ce qu'il demande. Un enfant naît de cette union aérienne. Une deuxième grossesse survient. Or le Castillan évincé retourne à Seville, et sa première visite c'est pour annoncer à l'inhumaine qu'il ne l'aime plus. Elle éclate en sanglots de dépit, lui soutient qu'elle a fait son bonheur, lui rappelle leur fils et qu'elle va bientôt enfanter encore. Elle crie tant que les parents accourent. On vérifie que le gentilhomme était absent depuis deux ans, mais on trouve le premier enfant et le second vient à terme. Ah! ah! dites-vous, que faisait le Sylphe en cette occurrence? Suffisamment immortalisé, il avait disparu, regrettant — voyez le prétexte délicat! — que son amie ne respectât pas assez les volontés mystérieuses de la Providence.

Il en fut de même d'une Sylphide qui prit, pour plaire à un jeune seigneur bavarois, la figure de sa femme qui était morte. Après lui avoir donné de très beaux enfants, elle s'évapora, son amant ayant la mauvaise habitude de prendre en vain le nom de Dieu. Bref il jurait. Et rien ne saurait déplaire davantage à une demoiselle élémentaire bien élevée.

Tout occultiste connaît le sérieux des liaisons humaines avec les messieurs et les dames des Éléments. Je vous l'ai dit, dès le début, il s'agit comme première condition de supprimer tout commerce charnel avec les femmes. A ce propos une aventure des plus funestes échut, si nous en croyons Paracelse, à un Philosophe, et cela au su et au vu de toute la ville de Stauffenberg.

Ce mage avait adopté comme compagne une nymphe et il fut assez sot pour se lier de coupable amitié avec une descendante d'Ève. Il soupait justement en compa-

gnie de celle-ci et de quelques camarades d'aussi mauvaise vie lorsque se montra en l'air la plus belle cuisse du monde. Tous la virent, car la nymphe avait décidé de prouver d'une façon indiscutable combien, même au point de vue plastique, les nymphes savent surpasser les femmes. Enfin, ne pouvant pardonner une infidélité inexcusable, elle tua sur l'heure l'impudent.

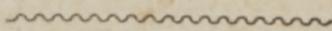
Sans doute je viens d'étonner par ces révélations d'un nouveau genre des âmes simples et bonnes, malheureusement restreintes au catholicisme littéral; mais, j'en prends à témoin M. Paul Adam, n'est-il pas vrai par exemple que les salamandres ne tolèrent pas qu'on les trompe avec les filles d'Ève? Mille fois ce philosophe puissant et ingénieux se plaignit auprès de moi de l'incompatibilité de toute amante avec son âme et même de quelques déboires personnels. Ah! c'est que les épouses de l'invisible poussent la jalousie jusqu'à une désespérée fureur; l'une d'entre elles, sans doute, ne peut admettre que M. Paul Adam lui échappe; elle s'efforce, pour qu'il lui revienne, de créer autour de lui mille illusions douloureuses et elle espère qu'éclairé par ces épreuves, désormais il s'appliquera, contrit et débordant de tendresse refoulée, à la métaphysique et aux demoiselles du feu.

Je dois dire qu'il est encore de bien plus terribles ennemis opposés au bonheur des philosophes et des dames élémentaires. Je veux parler de la cohorte infernale que l'on ne saurait assez combattre et honnir. Vous pensez bien que les démons sont désolés jusqu'au désespoir quand, par les embrassements d'une de nos sœurs, un gnome échappe à l'anéantissement ou quand nous, mâles, nous immortalisons une sylphide. Les démonographes qui en cette occasion m'apparaissent non pas les serviteurs de Dieu, mais

les suppôts du Diable, se montrent donc de grands sots à tout esprit dégagé des préjugés romains, eux qui assurent que c'est avec des lutins que dorment les Philosophes. Mais le Diable lui-même a plus de haine qu'eux démonographes, contre ces unions légitimes et profitables. Dès qu'une Salamandre est sur le point de goûter les joies du mariage, il fond sur elle, cherchant à l'arracher par quelque subterfuge aux bras de son immortaliseur, agité par une passion toute philosophique. Heureusement nous avons découvert les deux mots sublimes qui rendent inoffensives les phalanges de l'Enfer. Lorsque nous nous écrions : *NEHMAHMIHAAH*, puis *ELIAEL*, tout se tait et nous pouvons jouir tranquilles.

JULES BOIS.

(*A suivre.*)



LES LIVRES

L'esprit des jeunes hommes semble guider ses préférences vers l'analyse et le jugement des œuvres devancières. Leurs revues contiennent des pages de critique puissante. Ils esquivent la passion où d'autres écrivains s'aveuglèrent souvent. Munis de plus de justice, moins attachés à des théories d'école, à des affinités de parti, ils veulent apprendre, concevoir, jouir ; non blâmer ou louer exagérément. Ils sont des sages.

Parmi ceux qui se distinguèrent en de telles tâches, M. Henry Bordeaux compte au rang des meilleurs. Il débutait naguère par une étude sur le génie de Villiers de l'Isle-Adam. Le monde des lettres l'a goûtée beaucoup. Voici que son dernier travail nous initie aux concepts de morale que M. Edouard Rod interpréta dans ses romans.

Et, de suite, la nouvelle critique se différencie heureusement de l'ancienne.

M. Brunetière, par exemple, part d'un type de beauté auquel il mesure les productions nouvelles méticuleusement. Si l'objet de son examen diffère de l'étalon classique, il condamne. De même agissait Procuste avec les voyageurs dont la taille ne s'accommodait point à la longueur de son grabat. Le lit de M. Brunetière est d'une étroitesse rare.

Tout simplement, M. Anatole France déclare qu'une chose agréée à son tour d'esprit ou le blesse. Sa papillonne le mène. Il a pour adorer certains et dénigrer les autres ces raisons mêmes dont une coquette un peu folle use dans le choix de ses amants. On devine que des relations mondaines influencent son esthétique.

M. Jules Lemaître est comme un maître à danser. Il gratte sa pochette et glisse un escarpin furtif, décrit une arabesque, pivote sur un talon, tente un rond de jambe. Il ne marche point. L'opinion des gens l'accapare. Sa crainte de déplaire l'annihile. Il opère en frôleur du sentiment public. Le soin de sa situation le préoccupe trop pour qu'il sache dire. Il risque des bouts de théorie et des coins de mouchoir; et puis il vire-volte, il encense, il sourit, il se dérobe avec l'air d'avertir que c'était là pur jeu.

Plus consciencieux que ceux-là, M. Paul Ginisty crée des synthèses où s'exprime l'esprit général du temps. Il suit une idée à travers vingt volumes, et cette idée le préoccupe mieux que les formes multiples où elle apparaît. Les écrivains l'intéressent ainsi qu'une foule mue par des flux et reflux de pensées directrices dont dépendent tous les cerveaux et toutes les plumes. Sa méthode très supérieure aux précédentes, fonde une sorte de psychologie générale. Mais ce que la philosophie de l'époque y gagne, la littérature en soi le perd.

La jeune critique semble devoir procéder d'une manière plus stricte.

Dans son étude sur Edouard Rod, M. Henry Bordeaux donne un bon exemple de la nouvelle conception.

L'âme de l'auteur choisi, avant tout, il la recherche, l'analyse, la révèle au cours du premier chapitre. Subtilement, de l'œuvre même, à travers les fables des romans et les déductions des théories, elle émane, entière. Cette sorte de travail est excellente. Le soin de savoir les intentions de l'écrivain avant que d'en critiquer l'expression, pour simple et naturel qu'il paraisse, devient, devant le caprice ordinaire de la critique, une tentative précieuse.

M. Bordeaux a senti qu'il n'appartenait point au juge de faire valoir des opinions personnelles à propos d'un écrit, mais de chercher le rapport entre les tendances de l'auteur et l'expression de ces tendances.

En effet reprocher à M. Zola de ne pas penser comme Racine ou Voltaire restera toujours une naïveté. Dire que M. Mallarmé ne charme pas à cause de la force abstraite de ses symboles marque simplement l'ignorance du publiciste et sa pauvreté cérébrale. Parler de Verlaine avec persiflage est d'une commère, non d'un lettré.

Le sacerdoce de la critique était tombé aussi bas que celui de la catholicité. Nos juges littéraires ressemblaient à ces prêtres contemporains qui ne nomment jamais Dieu, placent du chocolat et de la chartreuse, dirigent des agences matrimoniales, organisent, pour pèlerinages, des trains de plaisir à prix réduit, bavardent galamment autour des dames et crossent leurs créanciers.

Avec MM. Bernard Lazare, Muhlfeld et Henry Bordeaux, nous apprendrons à ravitailler nos esprits. Jadis

M. Gustave Kahn, dans la *Revue Indépendante*, expliqua parfaitement les efforts des écrivains modernes. Peut-être se décidera-t-il à reprendre une si belle œuvre. Nous posséderions alors une critique de premier ordre,

Elle assumera des doctrines sérieuses, scientifiques presque. Il se créera une théorie de cet art.

Déjà l'habileté savante de M. Bordeaux nous guide mieux.

Il réussit admirablement à dégager de ses lectures le principe des pensées offertes.

Un autre eût marivaudé avec la tristesse languoureuse où s'embuent les idées d'Edouard Rod. Cette sévérité doctrinaire, cette indulgence apitoyée eussent évoqué le respect de M. Brunetière et la romance fine de M. Anatole France.

M. Bordeaux a compris que la littérature importait peu dans le cas présent. Si M. Rod a conquis une influence notable, s'il a mené une série de littérateurs éminents comme MM. Barrès, Gide et Marguerite vers un idéal d'élégance, dirai-je, ministérielle, s'il détient parmi ces futurs champions d'académie, leur bannière, il le doit surtout aux pensées de morale qui préoccupèrent ses heures. Les qualités purement littéraires jouent en son œuvre un rôle moindre, effacé.

Les idées morales de M. Rod valaient qu'on les étudiat. *La Course à la mort, le Sens de la vie, la Vie privée de Michel Teissier*, contiennent des aperçus de bonne philosophie pratique.

A Genève, où médita Rousseau, ces ouvrages si importants furent conçus. Le décor du lac Léman, la vie suisse d'apparence patriarcale donnent à réfléchir. Je regrette que le critique de M. Rod n'ait pas fait ressortir davantage l'exquise sincérité qui vivifie les

meilleures pages. Dans *le Sens de la vie*, particulièrement, le récit de la mort d'une vieille bonne très dévouée, mais que son grand âge rend malhabile et impatientante atteint un réalisme poignant. Après tout, et quoiqu'en dise la conscience, la famille se félicite de la savoir enfin disparue. Par bonté on la gardait au logis. La mort a nettoyé la place. L'aise qui succède à l'enterrement, la satisfaction de comprendre que les vieilles mains tremblantes n'écornifleront plus la vaisselle, ces sentiments observés en soi attristent éloquemment l'auteur. Il voudrait se sentir pénétré de reconnaissance envers ce pauvre être dont l'existence sacrifiée choya la famille.

L'œuvre de M. Rod est faite de ces perpétuels conflits entre notre idéal de conscience et les instincts qui le ternissent. La lutte de deux principes l'épouvante et l'abat ; et il en vient, après mille essais de philosophie à cette sorte d'abdication devant notre impérieux égoïsme :

« Nous réfléchissons le temps et l'espace, et c'est précisément l'éternelle incertitude dont nous sommes enveloppés qui, à la fin, nous donne une consistance. Sommes-nous bien sûrs après tout de n'être pas la suprême réalité ? Lorsque la mort nous emporte, est-ce nous qui cessons de voir les choses ou sont-ce les choses qui s'abîment ? L'univers a-t-il une existence indépendante de l'image que nous nous en faisons ? Notre présomption l'affirme quelquefois, mais au fond nous n'en savons rien. Alors, si tout existe en nous, par nous, pour nous, nous ne sommes pas les insectes dont notre orgueil dévoyé aime à proclamer l'insignifiance : le bien et le mal sont des choses positives, puisqu'à l'occasion nous nous en faisons une idée positive, et notre conduite n'est pas plus frivole que l'infini,

pusqu'elle nous préoccupe autant et plus que lui... »

Certes, nous portons en nous l'infini. Dieu réside *virtuellement* dans notre cœur. Le tout est de le faire surgir, de l'étendre hors de la chrysalide que nous sommes, de nous déployer en univers. Alors si nous regardons l'infime enveloppe que nous fûmes d'abord pour tant de splendeurs découvertes et cultivées en nous, hors de nous, il faut nécessairement avouer la misère de l'animalité et des instincts. Oh ! cela compte pour peu de chose devant le Dieu que nous devenons ! Le microcosme qui a créé le macrocosme en développant son image jusqu'aux limites illimitées, ne songe plus qu'avec pitié à sa rampante nature originelle. Le cercle immense oublie le point-centre d'où il prit l'essor et c'est notre grandeur acquise qui réduit la petitesse de nos sensations premières.

Le bien, c'est l'extension de notre être vers toutes les amours, toutes les sciences, toutes les sagesse, et nous raisonnons justement lorsque nous méprisons l'insecte renfrogné sur soi-même, embusqué vers la proie et cherchant à satisfaire ses premiers appétits. Le mal c'est le concret. L'abstrait mène au bien et au beau. La tentation du mystère nous vaut l'état de vertu.

Des problèmes d'une pareille grandeur justifient les ouvrages de M. Rod. Nous devons donc beaucoup au critique dont la science soigneuse réussit à nous offrir, avec une méthode sûre d'investigation littéraire, un tel exemple de mentalité.

Le Gérant : DUTERTRE.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

PAUL MARGUERITTE

LA TOURMENTE

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

ÉMILE CÈRE

Le Bréviaire du Bouddhiste

Un volume in-18 jésus. — Prix 2 fr. »

HENRI LAVEDAN

Leur Beau Physique

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

LOUIS GUÉRY

LE PLUS HEUREUX TEMPS

DE LA VIE

ROMAN

Un volume in-18 jésus. — Prix 3 fr. 50

Les Entretiens Politiques et Littéraires

SONT EN VENTE

PARIS

Chez les principaux Libraires

FRANCE

Aix Dragon.
Ajaccio De Peretti.
Amiens Courtin-Hecquet.
Angers Lacheze et Cie.
Besançon Jaquard.
Bordeaux Bourlange.
— Daüche.
— Duthu.
Boulogne-s.-Mer Chiraux.
Bourg Montbarton.
Bourges Renaud.
Brest Robert.
Caen Brulfert.
Châlons-s.-Marne Weill.
Chambéry Baujat.
Cherbourg Marquerie.
Clermont-Ferrand Ribon-Collay.
Dijon Armand.
Saint-Etienne Chevalier.
Fontainebleau Desprez.
Grenoble Baratier.
Le Havre Bourdignon.
— Dombu.
Lille Tallan lier.

Lyon Bernoux et Cummin.
— Veuve Cantal.
— Dizain et Richard.
Marseille Aubertin.
— Carbounelle.
Montauban Bian.
Montpellier Coulet.
Nancy Grosjean-Maupin.
Nantes Vier.
Nice Visconti.
Nîmes Catelan.
— Morin-Fesselier.
Orléans Herluison
Poitiers Druinaud.
Saint-Quentin Triquenaux-Devienne
Reims Michaud.
Rouen Lestringant.
— Schneider.
Saumur Milon.
Toulon Rumèbe.
Toulouse M^{lles} Brun.
Tours Pericat.
Versailles Flammarion,

ETRANGER

ALLEMAGNE

Strasbourg Treuttel et Wurtz.
Berlin Ascher et Cie.
Leipzig Brockhaus.
Munich Ackermann.
Stuttgard Wittzwer.

ANGLETERRE

Londres Hachette.

AUTRICHE-HONGRIE

Vienne Brockhaus.
Buda-Pesth Revai frères.

BELGIQUE

Bruxelles P. Lacomblez.
— Lebègue et Cie
— Spineux.

ÉGYPTE

Le Caire Barbier.

ESPAGNE

Barcelone Piaget.
Madrid Romo et Fussel.

ITALIE

Rome Bocca.
Milan Treves frères.
Turin Bocca.

PORTUGAL

Lisbonne Fereira.

SUÈDE

Stockholm Looström.

SUISSE

Bâle Georg.
Berne Nedegger.
Genève Burckhardt.
— Hegimann.
Lausanne Duyoisin.
Zurich Meyer et Zeller.

TURQUIE

Constantinople Biberdjian.